L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 23 OCTOBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI, 23 OCTOBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an....................	$12 00
Six mois....................	6 00
Trois mois....................	3 00
Un mois....................	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an....................	$3 00
Six mois....................	1 50
Quatre mois....................	1 00
Trois mois....................	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Les améliorations de la vallée de l'Ouachita.

MEETING DE MONROE.

Il est beau, pour nous autres Louisianais, de partir en guerre pour pourfendre les Anglais dans la Guyane, et faire les affaires des Vénézuéliens à nos dépens; pour pourfendre les Français à Madagascar, afin de soutenir un ex-consul américain dont la cause est très avariée et le bon droit plus que douteux; mais la moindre petite amélioration intérieure, au nord ou au sud de notre pauvre Louisiane, tant délaissée, ferait bien mieux notre affaire. Nous avons un si grand besoin de ces améliorations ! Nous avons, surtout, un si grand besoin de secours du dehors pour nous aider à les opérer, puisque nous n'avons pas la bourse assez bien garnie pour les opérer, nous seuls, et que, d'ailleurs, elles sont, la plupart du temps, l'affaire du Congrès plutôt que celle de notre Etat et de nos paroisses.

Est-ce notre faute, par exemple, si, alors qu'il pénètre sur notre territoire, le fleuve est devenu le réceptacle de presque toutes les eaux des Etats de l'Union ; s'il menace, chaque année, à la même époque, d'envahir nos terres les plus fertiles et même de ruiner nos planteurs ? Quand même nous aurions les ressources nécessaires pour maîtriser et régulariser le cours du Mississipi, est-ce que nous en aurions le pouvoir et le droit, puisque presque tous ses affluents viennent s'y déverser, au delà de nos frontières du nord ?

De là, pour nous, le devoir, la nécessité d'en appeler sans cesse à l'autorité centrale, de ne pas lui laisser un instant de repos, jusqu'à ce que, cessant de faire la sourde oreille, elle daigne écouter nos justes réclamations et leur accorder l'attention qu'elles méritent.

En fait, il y a, au nord de la Louisiane, une région d'une extrême fertilité qui s'étend le long du fleuve et qui, malgré l'importance et la variété de ses cultures, est complètement délaissée. Qu'y demande-t-on ? Tout simplement que l'on y exécute les travaux qu'ont ordonnés les ingénieurs des Etats Unis, pour rendre navigables les rivières qui l'arrosent.

Le cours de ces rivières, de l'Ouachita entr'autres, serait facile à régulariser, à rendre navigables, sans le Mississipi qui vient sans cesse se jeter à la traverse. De là, le caractère purement national des améliorations sollicitées.

Nous ne pouvons donc qu'approuver la Convention qui vient de se tenir à Monroe, et dont le but est d'exercer une pression sur le Congrès, afin d'en obtenir, le plus tôt possible, les secours nécessaires pour rendre l'Ouachita navigable et, par suite, permettre à la splendide vallée qu'elle traverse, de tirer un meilleur parti de ses richesses naturelles.

MM. Blanchard et Boatner sont dans le vrai ; ils accomplissent leur devoir d'honnêtes défenseurs de la région qu'ils représentent, quand ils provoquent des meetings dans ce but, et cherchent à éclairer leurs concitoyens sur la conduite que ces derniers ont à tenir, pour atteindre le but poursuivi par tous.

Espérons que, cette fois, les habitants de la région de l'Ouachita obtiendront gain de cause, et que nous verrons enfin cette belle vallée entrer en communication facile avec le reste de l'Union et y expédier, rapidement et sans obstacle, ses précieux produits.

L'opinion du Professeur Semmola

—SUR LE—

VACCIN DU Dr. MARAGLIANO

Vous m'avez demandé un entretien, a répondu tout récemment l'éminent professeur italien à un *interviewer*, pour connaître mon avis à propos du nouveau traitement proposé contre la tuberculose pulmonaire par mon honorable collègue le professeur Maragliano.

Je ne puis pas vous cacher que j'ai hésité au premier abord et que je m'y serais même refusé si vous m'eussiez adressé cette invitation il y a deux mois. Voici pourquoi. Peut-être n'ignorez-vous pas que je fus le premier et le seul, naguère (26 novembre 1890), dans tout le monde médical, à démontrer que, sur la base de la bonne clinique et des lois immuables de la thérapeutique scientifique, la prétendue découverte de Koch, était une illusion et même une erreur.

Elevé il y a bien longtemps à l'école expérimentale et clinique des plus grandes gloires médicales de la France en ce temps-là (Claude Bernard, Robin, Trousseau, Rayer, Bouillaud, etc.), et aujourd'hui admirateur cordial des progrès vertigineux que, dans ces derniers temps, ont faits les études sur l'immunisation et sur la sérumthérapie (à la suite des travaux géniaux de Behring, Bouchard, Roux, Chantemesse, Charrin, Richet, etc., etc.), je suis toujours prêt à l'enthousiasme le plus sincère lorsque je vois triompher dans la clinique les prévisions curatives que la bactériologie et la biologie permettent de faire, grâce au résultat obtenu dans le laboratoire, mais comme médecin praticien et comme professeur thérapeutique clinique depuis trente ans, je sens toujours le devoir de recommander vivement à mes élèves la plus grande réserve dans l'acceptation des nouveaux remèdes, surtout lorsque je m'aperçois que, dans les applications faites à l'homme malade des résultats du laboratoire, on oublie trop souvent l'organisme du malade, comme s'il était une quantité négligeable, dans la nouvelle expérience qu'on se propose de faire.

Activer, avec la sérumthérapie qu'on vient de proposer, les échanges nutritifs chez un phtisique et l'immuniser jusqu'à obtenir la mort des bacilles temporairement, c'est bien peu de chose, lorsque la sérumthérapie ne peut pas produire la destruction du germe congénital pour transformer l'organisme en terrain de culture défavorable au bacille. En conséquence, sans besoin d'attendre le contrôle des faits, il est permis de croire que le phtisique qu'on croit guéri par la sérumthérapie seulement parce qu'a augmenté son poids, parce qu'il n'a plus de fièvre, parce qu'il n'a plus de bacilles, etc., ce phtisique, réellement, n'est pas guéri et il est destiné, tôt ou tard, à rechuter nonobstant le certificat de guérison par lequel on l'a renvoyé de l'hôpital ou de la clinique. Et un bon clinicien qui voudrait bien montrer le contraire devrait attendre au moins quelques années avant de livrer au public ses triomphes, pour ne pas abuser de la crédulité des malades. A l'époque des illusions sur la tuberculine de Koch, j'en ai connu par centaines de ces pauvres malades qui avaient reçu leur brevet de guérison d'un complaisant directeur de clinique et qui, après quelques mois, étaient tous morts.

Mais je veux encore faire une dernière concession. On pourrait admettre qu'un poitrinaire très amélioré après une première application de sérumthérapie et même, si vous voulez bien, guéri en apparence, puisse plus tard répéter l'application de la sérumthérapie au fur et à mesure qu'une nouvelle invasion bacillaire se présenterait. Mais le laboratoire nous fait prévoir que les avantages de la seconde application de sérumthérapie seraient progressivement atténués, jusqu'à l'impuissance de pouvoir arrêter le cours fatal de la maladie.

C'est ce qu'on a démontré expérimentalement pour la diphtérie (Bernheim) et la logique expérimentale permet de conclure que la même chose devrait arriver pour l'infection tuberculeuse de l'homme et même à plus forte raison.

Après ces explications, mon scepticisme est pleinement justifié comme médecin praticien, parce que je serais désolé de voir des quantités considérables de malades se traîner dans une vie de sacrifices et de privations, pour des mois et des années avec l'épée de Damoclès sur la tête, sans être ni guéris ni morts.

La société moderne aurait réalisé un joli progrès après les souvenirs historiques de Sparte......

Donc, jusqu'à une démonstration contraire (et je me contenterais d'une échéance encore plus courte), il me sera toujours permis de croire que les résultats thérapeutiques de la sérumthérapie et de n'importe quelle nouvelle méthode de traitement doivent être tenus à l'écart de toute publicité tant que la démonstration de leur action bienfaisante reste incomplète, et cela pour les deux raisons suivantes :

1. Il ne me semble pas que la mission du médecin soit celle d'abuser de la crédulité bien naturelle chez un malade pour lui ouvrir le chemin à une déception plus cruelle.

2. Pour empêcher toute calomnie de la part du public, qui est toujours bien disposé à soupçonner que les progrès de la science médicale puissent être exploités dans un but purement industriel.

Nouvelles Complications en Extrême Orient.

Il est dit que l'Orient et l'Extrême Orient ne laisseront pas au monde un instant de repos, tant que la révolution inaugurée inconsciemment par le Japon, ne sera pas accomplie; tant que le mouvement de pénétration de l'Asie par les nations civilisées et chrétiennes de l'Ancien et du Nouveau Monde y trouvera des obstacles obstinés. C'est tantôt la Turquie, tantôt la Chine, tantôt le Japon, tantôt la Corée qui se montrent réfractaires et commettent des actes de violence que l'on ne peut laisser impunis.

Le soulèvement qui vient de s'opérer en Corée est dicté par le même esprit de réaction contre le progrès, qui a dirigé la main des Kurdes dans l'Armenie, la main de la soldatesque turque à Constantinople, la main des mandarins et des fonctionnaires chinois dans les provinces de Tze Chuen et de Fu Kien. Le vieux Tai Won Kun n'est que le continuateur du mouvement de résistance, qui se manifeste partout, quelquefois avec l'appui déclaré des autorités presque toujours avec leur connivence secrète.

Cette fois, la réaction s'en est prise au roi même de Corée qui est, en réalité, dépossédé par son père et à la Reine qui a été lâchement assassinée. Ce qu'il y a de plus grave dans ce qui vient de se passer dans cette presqu'île, c'est que, très évidemment, le Japon n'est pas étranger au mouvement; ses fonctionnaires y ont été pris en flagrant délit. Le gouvernement du Mikado peut, plus ou moins hautement, les désarmer. Quelle est, en Orient, l'autorité qui ne soit, à tout moment, prête à désavouer les actes qu'elle-même a sournoisement ordonnés ; qui ne se fasse gloire d'avoir dupé la bonne foi des occidentaux ? Le fait n'en est pas moins avéré. Les représentants des puissances étrangères ne s'y sont pas trompés ; et, cette fois, ce n'est plus contre la Chine, arriérée comme elle l'est, qu'ils protestent et demandent protection, mais contre le Japon progressiste. Le problème entre dans une nouvelle phase, comme on le voit. Si le Mikado, se voyant frustré dans ses espérances de conquête, entraîné d'ailleurs par son peuple qui le pousse à la résistance, se jetait, comme tout le fait redouter, dans le parti de la réaction contre ce que l'on appelle, là bas, les envahissements des puissances occidentales, la question se compliquerait terriblement. Il faudrait s'attendre à une nouvelle croisade, dont on ne peut prévoir les conséquences.

Formule de l'invitation à la danse

A la fin du dix-septième siècle, les mœurs germaniques se modifièrent profondément sous l'influence française. Ce changement porta surtout sur la position sociale des femmes en Allemagne : il fut décidé qu'on serait désormais galant avec elles. Nous trouvons dans un manuel de l'époque un échantillon de cette politesse un peu laborieuse qui devint alors à la mode : *Formule pour inviter une jeune fille à la danse* : "Mademoiselle, votre modestie bien connue et votre estimable réserve m'inspirent le désir de solliciter de votre bienveillance l'honneur de danser avec vous. Je suis convaincu que vous ne prendrez pas ombrage de mon désir, mais que vous excuserez gracieusement ma légitime témérité. Je vous supplie, en conséquence, de ne pas refuser ma demande ; en l'acceptant, au contraire, vous me fournirez l'occasion de répondre pendant quelques instants par une prévoyance assidue à la manifestation de vos moindres volontés." La jeune fille faisait à cette demande de son danseur une réponse plus ampoulée et plus longue encore ; il est probable que le dernier mot du compliment obligatoire s'échangeait entre eux en même temps que résonnait le dernier accord de la contredanse.

MODES PARISIENNES.

ELEGANTS COSTUMES D'AUTOMNE.

La toilette de droite est en taffetas vieux rose avec une double jupe ornée à son bord inférieur d'une ruche en soie de Dresde. Le large col est aussi en soie de Dresde et la chemisette en taffetas vert pomme. Le chapeau Milan est vert pomme avec nœuds de ruban vieux rose, plumes noires, roses roses et une touffe d'herbes mais.

La robe à gauche est en drap gris ardoise ; la jupe a un panneau en drap à carreaux gris de deux tons ; les manches sont faites de ce même drap à carreaux. L'empiècement du corsage est en taffetas mais. Le chapeau en paille de riz est surmonté d'un bouquet d'églantines et a le bord garni de gentiane bleue. Les nœuds sont en ruban gris ardoise.

LA VILLE-POUSSIÈRE.

Un jour, Victor Hugo a, dans un de ces accès de fièvre lyrique, qui lui prenaient assez souvent, appelé Paris "la Ville Lumière." Le terme était peut-être ambitieux ; il a fait sourire certaines gens, entendu d'une certaine façon, il ne manquait pourtant pas tout-à-fait de justesse.

Quelques mauvais plaisants ont voulu, récemment, par contraste, appeler la Nouvelle-Orléans "la Ville-Ténèbres". C'était évidemment pure calomnie. Une cité qui se vante de posséder un des systèmes d'éclairage électrique les plus complets qu'il y ait, malgré ses trop fréquentes intermittences, ne mérite pas cette injure.

Mais il est un titre qu'elle mérite bien et que nous ne craignons pas de lui donner, c'est celui de "ville-poussière." On peut l'affirmer hautement sans crainte d'être contredit. Notre bonne ville est la plus poussiéreuse qui soit. La poussière est surtout aux époques de sécheresse tellement fine, à la fois, et tellement épaisse que l'on ne peut faire trois pas dans les rues, sans en être couvert. Nous en sommes réduits, dans nos courses de jour et de nuit, à prendre plus de précautions contre elle que contre la boue, en temps de pluie.

Les compagnies de chemins de fer ont, dans ces derniers temps, tellement bouleversé et effondré nos chaussées et rendu tellement impossible l'enlèvement des immondices que les propriétaires et les locataires ont pris la louable habitude de plus jamais, au grand jamais balayer leurs trottoirs. Une devanture de maison propre fait tache actuellement à la Nouvelle-Orléans, et très heureux celui qui sort le matin de son logis, enveloppé dans un vêtement noir comme jais, s'il n'y rentre pas le soir complètement gris des pieds à la tête. C'est à croire dans nombre de cas qu'on a changé de pelure pendant la journée. Cela fait peut-être les affaires des marchands d'habits et des cireurs de bottes, mais nullement celles des boutiquiers, des négociants, de leurs commis et généralement de tous ceux que, leur industrie ou leurs occupations appellent hors de leurs magasins ou de leurs bureaux,

Comment l'autorité laisse-t-elle se perpétuer un pareil désordre ? une honte pour une grande ville comme la nôtre ?

AU MÉDECIN PASTEUR.

On a rendu hommage à Pasteur dans tous les pays et dans toutes les langues, voire même en langue latine. Nous extrayons d'un journal anglais l'ode suivante, à la manière d'Horace, que liront avec plaisir les derniers adeptes du vers latin :

Ad Pastorem medicum.

Vulneratus qui rabide canini
Dentis ictus gelidulos fontes
Spernis invisos sitiens, cibumque
Respuis ore,

Quaere Pastorem, pecus atque mirum
Quod colit doctus, genitum ex bacillo ;
Cujus injectum rabiem levabit
Mite venenum.

Ce qui, en simple français, signifie littéralement :

Au médecin Pasteur.

"Toi qui, blessé par la morsure enragée d'une dent de chien, dédaignes, ayant soif, les fraîches fontaines exécrées, et rejette la nourriture de ta bouche ;

"Va trouver Pasteur et l'admirable troupeau, engendré du bacille, que cultive le savant : son doux poison injecté enlèvera la rage."

Le style est un peu métaphorique ; mais il le fallait. Et puis l'intention du poète anonyme fut si véritablement louable, qu'on aurait mauvaise grâce à lui chercher des chicanes de grammairien.

Mort d'un sculpteur Américain célèbre.

On annonce la mort, à Vallombrosa, près de Florence, dans sa soixante-seizième année, du sculpteur américain William Wetmore Story, auteur de nombreuses statues d'hommes célèbres érigées en Angleterre presque toutes et d'une *Cléopâtre* et d'une *Sibylle de Cumes*, qui obtinrent au Salon de Londres, en 1862, un succès considérable.

Poussé par son père, le jurisconsulte Story, président de la Cour suprême de justice aux Etats-Unis, dans la voie du barreau, il y avait renoncé de bonne heure pour s'adonner à la sculpture uniquement. La première partie de sa vie d'artiste s'écoula en Angleterre, où il se créa dans les milieux littéraires de précieuses relations qui l'entraînèrent lui-même à écrire. Ses poèmes et ses travaux historiques ne furent pas moins estimés que ses sculptures.

Depuis bon nombre d'années, William Story s'était fixé à Rome, où il aimait à réunir chez lui toutes les célébrités anglaises ou américaines de passage. On vit chez lui tour à tour Thackeray, Robert Browning, l'historien Motley, le poète Tennyson et le romancier Hawthorne, qui se plut à donner dans son "Faune de marbre" une description enthousiaste de l'atelier et des œuvres de son ami.

Story était officier de la Légion d'honneur depuis 1878, où il avait rempli à l'Exposition universelle les fonctions de commissaire général des beaux-arts pour les Etats-Unis. Le roi Humbert l'avait fait depuis quelques années commandeur de la couronne d'Italie.

L'artiste laisse une fille, mariée au marquis Simon Peruzzi, maître des cérémonies au Quirinal, et deux fils, l'un sculpteur, l'autre peintre. Julian Story, le second, qui expose aux salons en France, a récemment épousé la charmante cantatrice Emma Eames, dont les habitués de l'Opéra à Paris n'ont pas perdu le souvenir.

EXPÉRIENCES DE TIR.

Les journaux italiens annoncent que le ministre de la guerre vient d'assister, au polygone de Tor di Quinto, à des expériences de tir avec le fusil modèle 1891 contre les plaques d'acier les plus résistantes que l'on connaisse jusqu'à présent

De 100 à 500 mètres, toutes ces plaques, dont l'épaisseur était de 20 millimètres, ont été complètement traversées ou brisées par les balles qui pénétraient, en outre, à une grande profondeur dans les blocs de chêne servant d'appui.

Ces résultats, dont on fait grand bruit, n'ont cependant rien de bien étonnant. Les tirs exécutés en France dans des conditions analogues ont depuis longtemps prouvé que la balle du fusil modèle 1886 traversait des plaques d'acier chromé d'une épaisseur maxima de 55 millimètres à 100 mètres, 42 millimètres à 200 mètres, 34 millimètres à 300 mètres, 28 millimètres à 400 et 22 millimètres à 500. Dans les plaques d'épaisseur supérieure, l'empreinte produite par le projectile a une profondeur beaucoup moindre.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

La Mort de M. Mackay.

La Cérémonie Religieuse.

Presse Associée.

Paris, 22 octobre—Une grande messe funèbre a été célébrée aujourd'hui à midi à l'église St-Ferdinand des Ternes, pour le repos de l'âme de John W. Mackay, jeune.

Les restes du défunt ont été ensuite déposés dans la crypte de l'église St-Augustin, où ils resteront jusqu'au transport au Havre. Ils seront envoyés aux Etats-Unis la semaine prochaine.

Le cercueil était recouvert d'un drap mortuaire blanc brodé d'argent et disparaissait sous les fleurs. Il a été conduit à l'église dans un corbillard traîné par six chevaux, précédé de deux voitures à quatre chevaux remplies de couronnes et différents emblèmes de deuil.

M. Clarence Mackay, frère du défunt, et M. Forman, secrétaire de Mme J. W. Mackay, conduisait le deuil.

L'intérieur de l'église était tendu de draperies noires,

Les décorations extérieures de l'église étaient magnifiques ; le portail disparaissait sous des draperies surmontées des armes des Mackays enrichies d'hermine.

Des rangées de candélabres étaient placées sur toute la longueur de l'édifice, au centre duquel s'élevait un immense catafalque entouré de vases où brûlaient de l'encens.

Le clergé a reçu le corps à l'entrée de l'église, et a ensuite conduit la procession dans les ailes.

La messe a été célébrée en musique, et plusieurs artistes du Grand Opéra ont chanté.

La princesse Colonna, sœur du défunt, et Mme Kessler assistaient à la cérémonie ; elles ont manifesté beaucoup de chagrin pendant le service funèbre.

Le curé de l'église St-Ferdinand, M. Lemonnier, a donné l'absoute.

Au Parlement Français.

La Commission du Budget refuse les crédits demandés par l'amiral Besnard.

Presse Associée.

Paris, 22 octobre—La Commission du Budget a refusé aujourd'hui tous les crédits demandés par l'amiral Besnard, ministre de la marine, le 16 octobre dernier, pour mettre à exécution le programme naval qui exige une dépense annuelle de $15,000, sans compter les torpilles ; une augmentation de $2,000,000 chaque année.

Le programme complet comprend une dépense totale de $200,000,000 en douze ans.

Ouverture de Ports Japonais au Commerce International.

Presse Associée.

St-Pétersbourg, 22 octobre — Une dépêche de Vladivostock au *Novoe Vremya* annonce que les ports japonais de Shimonoseki, de Kokkaichi, de Tokio, de Sendai et d'Otarunai vont être prochainement ouverts au commerce international.

Les Japonais à Formose.

Presse Associée.

Hongkong, 22 octobre—Le chef des Pavillons Noirs, qui tenait Tai Wan Fu, la capitale de l'île de Formose, s'est enfui et les Japonais pensent que ses partisans vont déposer les armes.

Les soldats du Mikado occuperont probablement Anping aujourd'hui.

Les insurgés de Cuba étudient les moyens de conclure la paix.

Presse Associée.

Londres, 22 octobre—Une dépêche de Madrid au *Globe* de Londres dit qu'une nouvelle envoyée à l'*Imparcial* annonce que Rabi, le lieutenant de Maceo, a tenu une conférence avec ses amis, dans le but de démontrer que la résistance aux forces espagnoles est sans espoir, et d'étudier les moyens de mettre fin à la guerre.

Le résultat de la conférence n'était pas connu au moment de l'expédition de la dépêche.

L'Interview de lord Dunraven.

Presse Associée.

Londres, 22 octobre—La *Pall Mall Gazette* dit cette après-midi : Nous sommes autorisés par lord Dunraven à déclarer que l'interview envoyée par la Presse Unie et publiée par les journaux américains est entièrement fausse.

Nouvelles Américaines.

LE MONADNOCK.

Les Essais du Nouveau Monitor.

Presse Associée.

San Francisco, 22 octobre—Les feux seront allumés dans le Monadnock, le nouveau moniteur, mercredi ou jeudi, et un essai préliminaire des machines sera fait dans l'arsenal de Mare Island.

Le navire de guerre sera complété et prêt à entrer en service dans un mois.

Il ne manque dès à présent que quelques pièces secondaires à l'installation des canons, et elles ont été expédiées de l'est.

Le Monadnock est en construction depuis plus de vingt ans, la coque ayant été mise à l'eau en 1874.

L'ancien Monadnock a rendu de grands services pendant la guerre de la guerre de rébellion. Le secrétaire Robeson, songeant à la construction d'une nouvelle marine et trouvant impossible d'obtenir des appropriations pour de nouveaux navires, a conçu le plan de reconstruire les vieux bâtiments. Les dépenses nécessaires ont été prises dans le fonds affecté aux réparations.

La charpente du Monadnock a été faite à Williamsburg, Etat de New-York, et envoyée par pièces, ainsi que les plaques, à Mare Island, par un voilier qui a doublé le cap Horn. Pendant beaucoup d'années les plaques ont été exposées aux injures du temps.

Les appropriations pour les réparations étaient très faibles et le travail ne s'accomplissait que lentement.

Les plans ont dû être changés plusieurs fois pour être conformes aux besoins modernes, mais on déclare maintenant que le Monadnock est un des plus beaux navires de guerre à flot. C'est un monitor à double tourelle.

Le vieux Monadnock a été démoli et les pièces forment des reliques de la gloire passée.

Jack Dempsey Mourant.

Les Heures de l'ex-Champion sont Comptées.

Presse Associée.

Portland, Orégon, 22 octobre—Jack Dempsey est mourant. Il perd rapidement ses forces depuis quelques jours et ses heures sont comptées. Il a essayé de changer d'air, mais sans bénéfice apparent.

Les médecins permettent à peu des amis du pugiliste de le voir. Dempsey se rend compte de son état et dit qu'il est dû au coup que lui a porté Fitzsimmons, il y a quatre ans ; mais ses amis déclarent qu'il meurt poitrinaire. Depuis son retour à Portland, il y a quelques mois, Dempsey a absolument refusé d'entretenir les reporters au sujet des batailles de boxe.

La Question Vénézuélienne.

Les commentaires des journaux anglais.

Presse Associée.

Londres, 22 octobre.—Les journaux de l'après-midi commentent de nouveau la dispute entre l'Angleterre et le Vénézuéla. Ils parlent dans le même sens qu'hier. La *Gazette de St-James*, par exemple, se déclare opposée à tout arbitrage :

L'arbitrage, dit la feuille, non seulement ne s'applique pas au cas actuel, mais c'est l'habitude des juges, quand nous avons recours à ce genre de tribunal international, de décider contre l'Angleterre et les preuves les plus évidentes ; et dans les quelques cas où la décision a été en notre faveur, l'autre partie a refusé de payer.

La "Gazette" cite alors les affaires de l'Alabama, de la baie de Delagoa et de la mer de Behring, pour démontrer que le tribunal international décide ordinairement contre l'Angleterre et malgré les preuves.

Une plus grande attention qu'autrefois est portée aux déclarations de la *Gazette de St James* contre la soumission de la difficulté vénézuélienne à l'arbitrage, car ce journal semble avoir des renseignements spéciaux sur toute l'affaire. On le croit, en conséquence, inspiré par un haut fonctionnaire du gouvernement, à qui le sujet est familier, et qui est prévenu de la politique que suivra le marquis de Salisbury.

M. Cleveland à Charlotte.

Presse Associée.

Charlotte, Caroline du Nord, 22 octobre—Le train présidentiel est arrivé à Charlotte, à neuf heures 25 ce matin, et s'est arrêté 20 minutes,

M. Cleveland et ses compagnons de voyage ont échangé de poignées de main avec beaucoup de spectateurs.

Le Président se tenait sur la plateforme d'arrière, un bouquet de roses à la main, et semblait enchanté de l'accueil de la population.

Il y avait plus de 4,000 personnes à la gare, et 1,200 enfants des écoles ont défilé devant le chef de l'Exécutif.

Les Hornets Nest Riflemen, les Queen City Guards et la Naval Reserve étaient présents en uniforme.

Les applaudissements ont éclaté quand le train est parti pour Atlanta.

Mme Waller à Washington.

Presse Associée.

Washington, 22 octobre—Mme Waller, femme de l'ex consul des Etats-Unis à Madagascar, maintenant enfermé dans une prison française, n'a reçu personne depuis son arrivée à Washington, hier. Elle est très fatiguée. Son long voyage est terminé et elle est maintenant au milieu de ses amis. Elle est installée avec sa famille chez M. John Sims, un ami personnel de Waller.

Les navires de guerre américains à l'étranger.

Presse Associée.

Washington, 22 octobre.—Le Marblehead est arrivé à Mersine, dans le golfe d'Alexandretta, avec l'ordre du ministère de la marine de veiller à la sécurité des missionnaires américains.

Le Petrel, envoyé à Chemulpo pour se joindre au Yorktown et protéger les intérêts américains pendant l'excitation qui a suivi l'assassinat de la reine de Corée, est revenu à Chee Foo.

La Question Vénézuélienne.

Les cercles officiels et diplomatiques de Washington vivement intéressés.

Presse Associée.

Washington, 22 octobre—Les mesures radicales prises par la Grande Bretagne dans l'affaire du Vénézuéla continuent à vivement intéresser les cercles officiels et diplomatiques.

La note n'est pas encore parvenue à Caracas, comme le démontre le fait que le ministre Andrade n'a encore rien reçu de son gouvernement à ce sujet.

Le président Crespo, en congé depuis quelque temps, revient à la capitale dans le but, croit-on, de pourvoir aux vacances causées récemment dans son cabinet. Un des nouveaux fonctionnaires à nommer est le ministre des affaires étrangères.

Il n'y a aucun doute que les nouveaux titulaires auront les mêmes vues que leurs prédécesseurs, car tout ministère qui ne fait pas de la résistance aux agressions britanniques sa principale politique ne peut durer au Vénézuéla.

Quelques-uns des derniers rapports de Londres causent des commentaires et des critiques parmi les fonctionnaires de Washington.

Un de ces rapports annonce que l'ambassadeur Bayard a déclaré que l'incident d'Uruan est indépendant de la question de frontière, et que les Etats-Unis ne peuvent intervenir dans cet incident.

On remarque à Washington que les deux questions sont inséparablement liées. L'incident de l'Uruan est basé sur une réclamation pour l'arrestation par les Vénézuéliens du sergent anglais Behrens, du corps des constables, sur le sol anglais, et sur la prétention que des réparations sont dûes pour cette indignité.

Le Vénézuéla prétend que l'arrestation a été faite sur son sol.

La gravité de l'incident dépend de la possession du territoire sur lequel elle a été faite. Il est, en conséquence, considéré comme embrassant la question de frontière.

Dans la réponse du Vénézuéla à la première demande, les réparations ont été refusées parce qu'elles seraient, dit le ministre Rojas, l'abandon de toutes les réclamations faites par le pays.

Comme il devient de plus en plus évident que le gouvernement anglais est disposé à faire croire que l'incident d'Uruan est similaire à l'affaire de Corinto, et doit, en conséquence, être traité de la même façon sans l'intervention des Etats-Unis, des fonctionnaires de Washington indiquent des points essentiels de différence entre les deux, et M. Bayard recevra sans aucun doute l'instruction de les faire hautement ressortir dans ses représentations prochaines au Foreign Office de Londres.

Dans le premier cas, la Grande Bretagne a demandé et obtenu du Nicaragua une indemnité, sous le prétexte que son honneur national avait été attaqué par l'expulsion sommaire de son représentant, quoique ce dernier ne fut qu'un humble agent consulaire.

Le gouvernement des Etats-Unis n'est pas intervenu à cette occasion parce qu'il considérait qu'une nation avait le droit de demander réparation pour une insulte.

Mais dans l'affaire d'Uruan, il ne peut être maintenu un seul instant que le gouvernement Anglais a le droit de demander réparation pour l'arrestation de ses fonctionnaires, avant d'avoir d'abord établi qu'ils se trouvaient sur le territoire britannique, de sorte que la question principale devient le préliminaire de la demande.

Si ces fonctionnaires se trouvaient sur le territoire anglais, le Vénézuéla doit faire des excuses et accorder une réparation raisonnable, mais avant qu'on puisse légitimement attendre une telle décision de sa part, ce fait doit être clairement établi, et il n'y a qu'une délimitation, amicale ou imposée, de la ligne exacte de la frontière, qui puisse régler la question.

En conséquence, la tentative de forcer le règlement de la question, embrassant, comme elle le fait, une affirmation anticipée des droits de la Grande Bretagne sur un territoire réclamé par le Vénézuéla, ne semble pas assurer la bienveillance du gouvernement de Washington.

La production de l'anthracite et du bitume en Pennsylvanie.

Presse Associée.

Harrisburg, Pennsylvanie 22 octobre—Les statistiques des mines, qui seront comprises dans le rapport prochain du département de l'intérieur, montrent que la production de l'anthracite et du bitume en Pennsylvanie a été de 85,304,389 tonnes en 1894 : une diminution de 5,295,072 sur 1893.

La production de l'anthracite a été de 45,506,173 tonnes, contre 47,179,563 en 1895. Celle du bitume a été de 39,800,210 tonnes, contre 43,421,989 l'année précédente.

Si la production accuse une si grande diminution le nombre des employés a augmenté. Il était de 226,872 en 1894, une augmentation de 7,051 sur 1893.

Mort d'un ex-gouverneur du Massachusetts.

Presse Associée.

North Easton, Mass., 22 octobre—L'ex-gouverneur Oliver Ames est mort à sa résidence ce matin à deux heures 14 après une longue période de santé chancelante. Il était âgé de 64 ans.

Le défunt était très connu par des nombreuses entreprises industrielles et son long et honorable passé politique.

Une veuve, deux fils et quatre filles lui survivent.

Le départ pour l'Ouest de l'ex-Président Harrison.

Presse Associée.

New York, 22 octobre.— L'ex-président Harrison est parti aujourd'hui de New York pour l'Ouest.

Il s'est exprimé ainsi à un reporter :

Pendant mon séjour à New York je n'ai vu d'autres hommes d'Etat que M. Platt, le Sénateur Carter et le général Clarkson, et je les ai rencontrés dans la salle à manger de l'hôtel. Je n'ai absolument rien à dire offrant un intérêt public. Il est possible que je revienne à New York en novembre.

Pour l'Europe.

Presse Associée.

New York, 22 octobre—L'ex-chef de la police de New York, Byrnes, est parti aujourd'hui pour l'Europe à bord du steamship Havel, de la compagnie du North German Lloyd.